

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 150 (2005)
Heft: 1

Artikel: Nouvel éclairage sur le "Blitzkrieg" et la Campagne de France de mai 1940
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-346449>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nouvel éclairage sur le « Blitzkrieg » et la Campagne de France de mai 1940

Des bibliothèques (1500 livres et essais) ont été écrites sur l'offensive de la *Wehrmacht* à l'Ouest et la défaite de l'armée française en 1940. Beaucoup de ces ouvrages véhiculent des inexactitudes, des contre-vérités, des mythes qui, à force d'être répétés, passent pour des dogmes intangibles, même chez les historiens. Un travail systématique au niveau des archives donne un éclairage inédit à une campagne que l'on croyait pourtant bien connaître.

■ Col Hervé de Weck

Depuis quelques années, le *Militär-geschichtliche Forschungs- amt* de Potsdam publie d'importants travaux sur l'histoire politique, sociale, économique et diplomatique du III^e Reich entre 1939 et 1945. Avec sa collection « Opérations de la Seconde Guerre mondiale », il apporte aussi sa contribution à une histoire militaire moderne et scientifique. Voilà le contexte dans lequel se situe *Le mythe de la guerre-éclair* du colonel Karl-Heinz Frieser¹, qui offre au public une œuvre de bénédictin.

La campagne de l'Ouest, amenée par la politique catastrophique de Hitler, devient en cours d'opération une guerre-éclair qui débouche, contrairement aux prévisions de la *Generalität*², sur un succès fracassant dû à la virtuosité de certains généraux dans la conduite opérative et les actions tacti-

ques. L'auteur met l'accent sur la planification et le déroulement de la Campagne de France qui repose sur un « coup de faucille » au sortir des Ardennes, un secteur que le commandement français considère comme infranchissables par des forces blindées. La *Wehrmacht* l'emporte après la percée opérative du général Guderian à Sedan: elle constitue un tournant dans l'histoire militaire. « Le vaincu, selon le *Generalfeldmarschall* von Schlieffen, contribue à une victoire autant que le vainqueur. »

Les événements aux Pays-Bas et en Belgique passent à l'arrière-plan, car les troupes aéroportées allemandes doivent crédibiliser une manœuvre de diversion opérative destinée à fixer l'attention du commandement français sur une réédition du plan Schlieffen de 1914 et à l'empêcher de découvrir l'enjeu véritable de la campagne dans le secteur de Sedan et de la

Meuse. La seconde phase de la campagne, la poussée allemande direction Sud, n'est qu'un épilogue, car la défaite anglo-française est déjà certaine.

La « Wehrmacht » n'a pas préparé une « guerre-éclair »

En 1939-1940, il n'y a pas en Allemagne de stratégie de la guerre-éclair! Le commandement n'a pas conçu la campagne à l'Ouest comme une opération hyper-rapide et unique, qui amènera la victoire. Au contraire, il prépare une réédition de la Première Guerre mondiale avec des affrontements étalés sur des années, ce que révèlent sa planification économique et ses plans de guerre. A un certain moment, le général Halder et Hitler acceptent le plan révolutionnaire du général Manstein, qui vise à l'encerclement des forces anglo-françaises qui au-

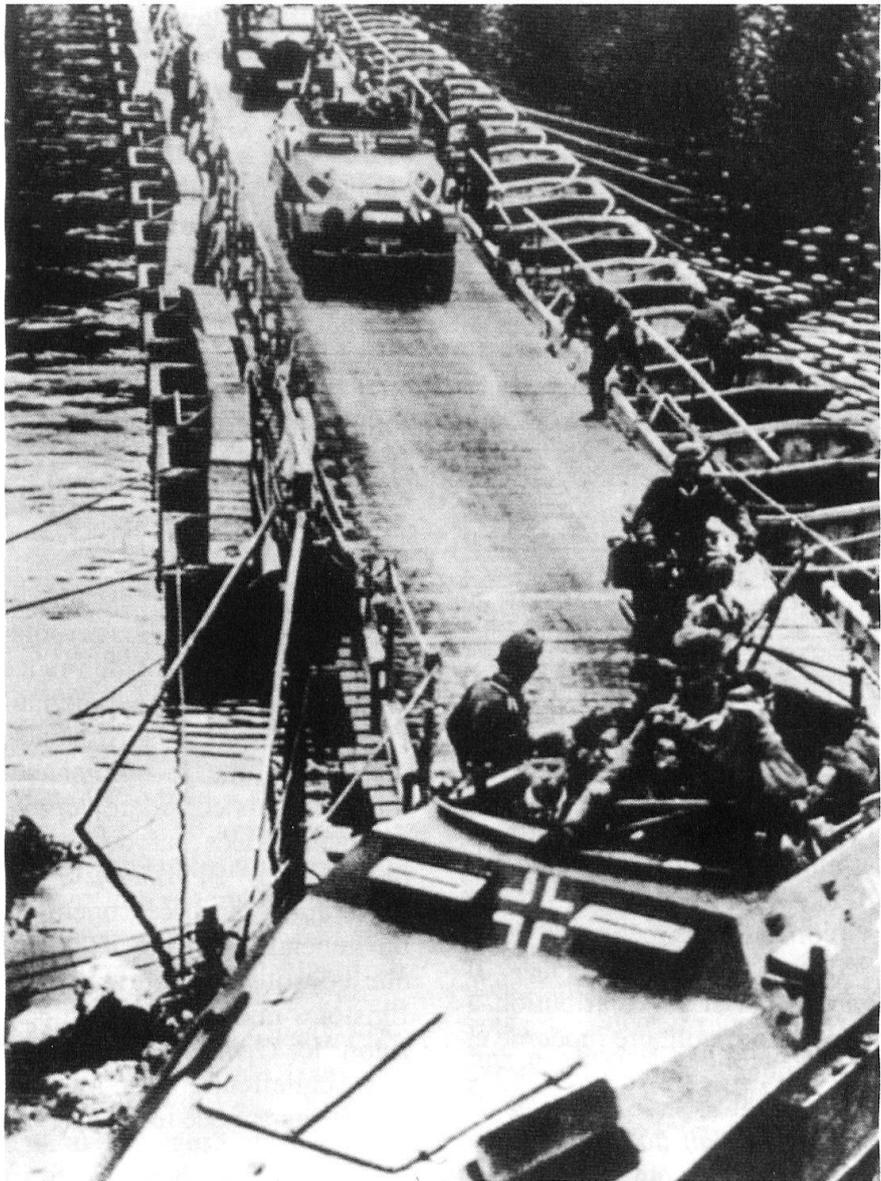
¹ Le mythe de la guerre-éclair. La campagne de l'Ouest de 1940. Traduit de l'allemand par Nicole Thiers. Paris, Belin, 2003. 480 pp. (Blitzkrieg-Legende. Der Westfeldzug 1940. München, R. Oldenbourg Verlag, 1995).

² Terme intraduisible qui signifie la « corporation des généraux qui jouent un rôle dans la Wehrmacht au niveau stratégique et opératif ».

ront poussé en Belgique. Lorsque le corps blindé Guderian réussit une percée surprenante à Sedan, l'offensive allemande acquiert une dynamique insoupçonnée, avec le « coup de faucille » en direction de la Somme, l'avance ultra-rapide des divisions blindées et motorisées jusqu'aux côtes de la Manche et l'encerclement des meilleures troupes anglo-françaises.

Hitler et la *Generalität* apparaissent presque aussi surpris que les vaincus. Le général Blumentritt parle d'un « triple miracle » : l'aviation française ne s'en prend pas aux colonnes allemandes prises dans de monstrueux embouteillages sur les routes des Ardennes, la percée de Sedan réussit en quelques heures, le commandement allié ne déclenche pas une contre-offensive contre les divisions blindées et motorisées qui poussent à toute allure vers les côtes de la Manche, sans se préoccuper de leurs flancs à découvert. Quoiqu'il en soit, l'armée française a perdu la campagne le 14 mai, mais ses chefs ne le savent pas encore.

Le succès de la *Wehrmacht* n'a rien de prémédité mais la propagande de Goebbels crée un mythe selon lequel la victoire s'explique par le « génie militaire du Führer » et un concept consolidé de longue date, le *Blitzkrieg* ! Les Alliés se montrent disposés à l'accepter, car il offre une confortable excuse à un cuisant échec. La légende de la guerre-éclair va se trouver renforcée après 1945 par un certain nombre d'historiens.



« Blitzkrieg » allemand en 1940...

Les structures et les moyens de l'Armée de terre allemande

Entre 1935, moment où il décrète le service militaire obligatoire et le début de la Campagne de France, Hitler lève une armée de 5,5 millions d'hommes mais il ne parvient pas à former un nombre adéquat de commandants d'unité et de bataillon : l'Armée de terre allemande

n'a pas plus de 3000 officiers, dont bien peu ont la formation que nécessite une guerre-éclair. L'Armée de terre française compte 39000 officiers d'active et 90000 de réserve.

Après réquisition, l'armée française dispose en mai 1940 de 300000 véhicules. La *Heer*, prétendument conçue pour le *Blitzkrieg*, manque de véhicules, surtout de blindés. Elle n'aligne que 120000 camions,



... et conséquences sur l'ennemi.

alors qu'une offensive en territoire ennemi va allonger ses lignes de ravitaillement. L'image d'une armée allemande complètement motorisée s'avère une pure invention de la propagande. Pour remplacer le moteur, il a fallu réintroduire le cheval: on en comptait 1400000 pendant la Première Guerre mondiale et 2700000 pendant la Seconde. Le 10 mai 1940, 16 divisions sur 157 sont entièrement motorisées. Le gros se déplace donc à l'allure des attelages ou au rythme des fantassins.

Ainsi structurée, L'armée de terre fait penser à une lance dont le manche en bois s'avère d'autant plus faible qu'il est long. Pourtant, la pointe d'acier porte un coup mortel aux forces anglo-françaises. Le fait qu'elle se soit détachée du manche (les divisions d'infanterie) caractérise le déroulement du «coup de faucille» parti des Ardennes. Dès le premier assaut, les *Panzerdivisionen* effectuent une percée opérative et emportent la première décision de la campagne, alors que les divisions d'infanterie en sont encore à traverser les Ardennes.

Les Alliés ont une artillerie deux fois supérieure (14000 pièces) à celle de la *Wehrmacht* (7300). A elle seule, la France aligne 10700 canons, auxquels il faut ajouter 1280 pièces britanniques, 1338 belges et 656 néerlandaises.

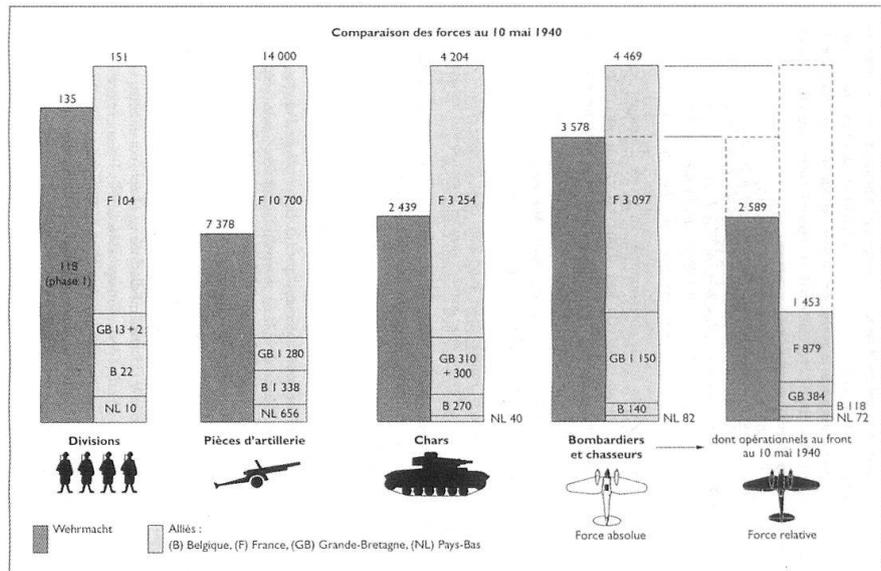
La *Wehrmacht*, qui se lance dans la guerre-éclair, dispose de moins de chars que l'armée française. De plus ne faut-il pas exclure de la statistique les *Panzerkampfwagen I* armées seulement de mitrailleuses et

Nombre de chars le 10 mai 1940

Pays	Type de char	Nombre	Total
Allemagne	Panzerkampfwagen I	523	2439
	Panzerkampfwagen II	955	
	Panzerkampfwagen III	349	
	Panzerkampfwagen IV	278	
	Char 35 tchèque	106	
	Char 38 tchèque	228	
France	AMR et AMC 130	450	3254
	Renault FT modernisés	315	
	Renault 35	900	
	Hotchkiss 35/39	770	
	FCM	100	
	D-1	45	
	D-2	100	
	SOMUA	300	
	Char B	274	

les *Panzerkampfwagen II*, avec leurs faibles canons de 20 mm, qui ne peuvent pas se battre contre les chars de combat ennemis? Trois des dix *Panzerdivisionen*, dont la 7^e commandée par Rommel, alignent des chars tchèques. Sur le front Nord-Est, les Français disposent de 3254 chars³. La *Luftwaffe* engage 2589 appareils⁴, tandis que, durant la Campagne de France, l'Armée de l'air française ne fait intervenir que 637 chasseurs et 242 bombardiers; elle conserve à l'arrière du pays 1528 chasseurs et 690 bombardiers, car ses responsables ont pris des mesures en vue d'une guerre d'usure stratégique comme en 1914-1918. Alors que la *Luftwaffe* engage tous ses moyens disponibles en vue d'une victoire unique et stratégique, le commandement français considère comme une erreur de tout miser d'emblée sur une seule carte.

L'attaquant devrait disposer de forces trois supérieures à celles du défenseur, et la proportion devrait être encore plus élevée quand ce dernier s'appuie sur un ensemble fortifié comme la ligne Maginot. En mai 1940, les défenseurs français, anglais, belges et néerlandais sont numériquement supérieurs dans presque tous les domaines, mais ils subissent la défaite, parce que les Français ne savent pas regrouper leurs chars de combat, pourtant supérieurs à ceux des Allemands, en vue d'une action cohérente et les utiliser opérativement. Au niveau tactique, ils ignorent le combat



Comparaison des forces.

interarmes. L'absence de radios ou leur peu de fiabilité à bord des blindés français empêche aussi d'engager des formations blindées importantes qui seraient guidées par une seule volonté...

Mouvement dans les Ardennes et percée de Sedan

Les mouvements opératifs à travers les Ardennes et la percée stratégique à Sedan passent pour deux opérations-types de la guerre-éclair. En fait, elles ne sont fondées sur aucune doctrine préétablie. C'est une gigantesque improvisation – elle pourrait se résumer «En trois jours, on arrive à la Meuse!» – qui implique un rythme de conduite encore jamais vu et l'utilisation de méthodes incroyables par des commandants de régiment, de division, de corps d'armée du Groupe blindé

de Kleist. La traversée des Ardennes par la masse des blindés apparaît catastrophique à cause de monstrueux embouteillages qui entraînent l'immobilisation de colonnes très vulnérables à des attaques aériennes. Mais les Français ne font rien !

Deux systèmes de commandement, fondamentalement différents, s'affrontent. Du côté français, la bataille conduite, dont chaque phase est planifiée en détail et ne peut être lancée qu'après réception d'un ordre supérieur. Du côté allemand, la conduite par objectif qui postule qu'en cas de crise, les commandants agissent de manière autonome conformément à l'intention du supérieur. Des généraux comme Edwin Rommel engagent leur *Panzerdivision* comme des détachements de choc ou des groupes-francs de la Première Guerre mondiale qui s'infiltreraient dans les lignes

³ La France dispose donc de 4111 chars sans compter les 250 stationnés en Afrique du Nord et outre-mer.
⁴ 1090 bombardiers HE 11, Do 17 et Ju 58, 316 Stuka (Ju 87), 38 avions d'assaut (Hs 123), 923 chasseurs Me 109, 222 chasseurs lourds (Me 110).

ennemies. La tactique allemande de l'arme blindée en 1940 et la doctrine des fronts continus de l'armée française remontent toutes deux à 1914-1918 ! Cette dernière fait faillite face à une guerre opérative de mouvement que les historiens baptiseront « guerre-éclair » après la Seconde Guerre mondiale.

Même le commandement de formations françaises statiques laisse à désirer. Preuve en soit le dispositif de défense de la 55^e division d'infanterie, dont la mosaïque des unités, au départ bien ordonnée, devient un puzzle compliqué et peu cohérent à cause des rotations. Les compagnies, sans cesse détachées du front pour des travaux de fortifications ou des périodes d'instruction, ne sont pas réintégrées dans le secteur qu'elles connaissent. Plus grave, elles sont disloquées lorsqu'elles reviennent en première ligne. Le 10 mai 1940, la 6^e compagnie du II^e bataillon du 295^e régiment d'infanterie comprend des soldats de 4 unités différentes, elles-mêmes issues de 3 bataillons de 3 régiments. Il ne faut jamais démanteler des unités qui ont « grandi ensemble » ! La 55^e division d'infanterie, dont la cohésion a été mise à mal par de perpétuels changements, affronte les formations d'élite de la 7^e *Panzerdivision* de Rommel dont l'homogénéité est hors du commun.

Des limites à la conduite par objectifs ?

Dans l'armée austro-hongroise, l'ordre de Marie-Thérèse était décerné à un officier qui n'avait pas respecté les ordres

mais qui, ce faisant, avait remporté un succès ; dans le cas contraire, c'était le conseil de guerre. A plusieurs reprises pendant la Campagne de France, des généraux allemands des *Panzer* et de la *Luftwaffe* (Guderian, Rommel, Lœrzer) ne respectent pas les ordres émis par leurs supérieurs, mais le succès leur donne raison et ces « actes d'indiscipline » contribuent au succès fracassant de la *Wehrmacht*. Ces assauts, qui sont souvent appuyés par l'aviation, peuvent tomber sur des secteurs où se préparent des contre-attaques françaises, voire déboucher derrière les lignes ennemies. Ils déclenchent des réactions en chaîne de panique, des reflux, le passage à la défensive de grandes unités, voire d'armées entières. C'est là l'effet psychologique des *Panzer* engagés en masse.

Guderian et Rommel appliquent le principe de l'offensive ininterrompue. Il serait absurde de percer la ligne de la Meuse sans foncer aussitôt dans la profondeur pour encercler l'ennemi : ils mettent le paquet et, parfois au mépris de la prudence, exploitent chaque opportunité, ce qui est possible, puisqu'ils se trouvent en principe avec les avant-gardes. Guderian pourra écrire : « Je n'ai reçu aucun ordre qui serait allé au-delà de l'établissement d'une tête de pont de l'autre côté de la Meuse. J'ai pris seul toutes les décisions jusqu'à l'arrivée à l'Atlantique près d'Abbeville. La principale influence que le haut commandement a exercée sur mes opérations a été de les freiner. » Le dynamisme des généraux des *Panzer* inquiète tellement certains de leurs supé-

rieurs (entre autres von Rundstedt) restés marqués par la Première Guerre mondiale, ses fronts continus et la sécurité des flancs que ceux-ci envisagent, le 14 et le 15 mai, d'envoyer en arrière le gros des formations blindées et de poursuivre l'offensive avec les divisions d'infanterie.

Pendant la progression allemande vers les côtes de la Manche, deux conflits se déroulent simultanément, l'un sur le champ de bataille, l'autre entre généraux « traditionalistes » et « progressistes ». Le 17 mai vers 7 heures du matin, le général von Kleist relève Guderian de son commandement, parce qu'il n'a pas stoppé son offensive comme il le lui a ordonné. L'après-midi, le général List, commandant de la 12^e armée, se rend auprès de Guderian, le réintègre dans son commandement par ordre de von Rundstedt et, dans un compromis, l'autorise à pousser vers l'avant « des reconnaissances combattives » mais pas à déplacer son PC. Guderian saisit l'aubaine, remet ses chars en mouvement en donnant ses ordres par téléphone via son PC arrière. Pour les généraux « progressistes », rester en mouvement empêche l'ennemi de prendre des positions solides. La meilleure façon de protéger ses flancs, c'est de déconcerter l'ennemi. A partir du 16 mai, les formations blindées échappent au contrôle du commandement opératif : elles tendent à se diriger elles-mêmes.

Les ralentissements, l'arrêt des forces blindées ne sont pas dus à l'*Oberkommando des Heeres* mais à von Rundstedt, commandant du Groupe d'ar-

mées A, et surtout à Hitler qui s'immisce dans ce qui devrait être l'affaire du Haut commandement de l'Armée de terre. Au-delà de considérations tactiques, opératives, stratégiques ou politico-idéologiques (faire une paix séparée avec la Grande-Bretagne), Hitler veut imposer son autorité en tant que chef militaire. Ce ne sont pas les chars qu'il a voulu arrêter mais les généraux de l'*Oberkommando des Heeres*, en imposant le *Führerprinzip*, également dans le domaine militaire.

Si l'avance allemande n'avait pas été freinée du 16 au 18 mai, le «miracle de Dunkerque» aurait eu peu de chance de se produire. Pendant quatre-vingts heures, les divisions blindées et motorisées font du surplace, si bien que l'Amirauté britannique

parvient à évacuer par mer, surtout depuis Dunkerque, 370000 hommes (247000 Britanniques et 123000 Français) qui abandonnent leur matériel lourd: 63000 véhicules, 475 blindés, 2400 pièces d'artillerie. 80000 Français sont faits prisonniers dans les environs des ports.

La plus gigantesque opération d'encerclement de l'histoire se termine. 1700000 soldats alliés se trouvent pris dans la nasse, dont 500000 sont évacués ou parviennent à se replier direction Sud. L'Armée de terre allemande a perdu 49000 morts et disparus, 700 chars dont 400 *Kampfpanzerwagen I et II*, 1200 avions. Les Alliés (France, Grande-Bretagne, Belgique et Pays-Bas) déplorent 140000 morts et disparus, ainsi que la perte de 1900 avions.

La décision d'Hitler compromet le succès de l'opération «Coup de faucille». L'évacuation du corps expéditionnaire britannique ravale la victoire stratégique visée par von Manstein au rang de victoire opérative ordinaire. «Si le corps expéditionnaire britannique, écrit Alistair Horne, avait été anéanti dans le nord de la France, on a du mal à imaginer comment l'Angleterre aurait pu poursuivre le combat; si elle s'était retirée du combat, il est encore plus difficile d'imaginer par quelles combinaisons de positions l'Amérique se serait alliée à la Russie de Staline pour se préparer au combat contre Hitler.»

H. W.

Japon: les réseaux de l'Agence de défense attaqués

Depuis le début de l'année 2004, les systèmes de l'Agence de défense japonaise ne cessent d'être l'objet d'attaques informatiques (*spamming* et attaques virales groupées). Le service de sécurité informatique évalue à plus de 10000 attaques certains mois par le biais d'emails délibérément infectés. Il ne s'agit pas seulement d'attaques classiques par rebonds d'adresses Internet captées (par exemple avec documents attachés avec désinence «.pif»), mais d'offensives groupées récurrentes que certains experts de l'Agence attribuent à des unités spécialisées de Chine et de Corée du Nord. Pour eux, ces attaques qui n'auraient pas réussi à pénétrer le parc informatique du quartier-général d'Ichigaya, ralentissent toutefois le fonctionnement des systèmes. D'ici mars 2005, le QG de la défense nipponne espère avoir totalement verrouillé son réseau interne grâce un système de protection mis au point par l'Institut technique R & D de l'Agence que dirige Ishiba Shigeru. (*TTU Europe*, 30 juin 2004)